

Zeitschrift: Mitteilungen der Ostschweizerischen Geographisch-Commerciellen Gesellschaft in St. Gallen
Herausgeber: Ostschweizerische Geographisch-Commercielle Gesellschaft
Band: - (1910)

Artikel: L'économie alpestre dans le Queyras
Autor: Girardin, Paul
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1092407>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

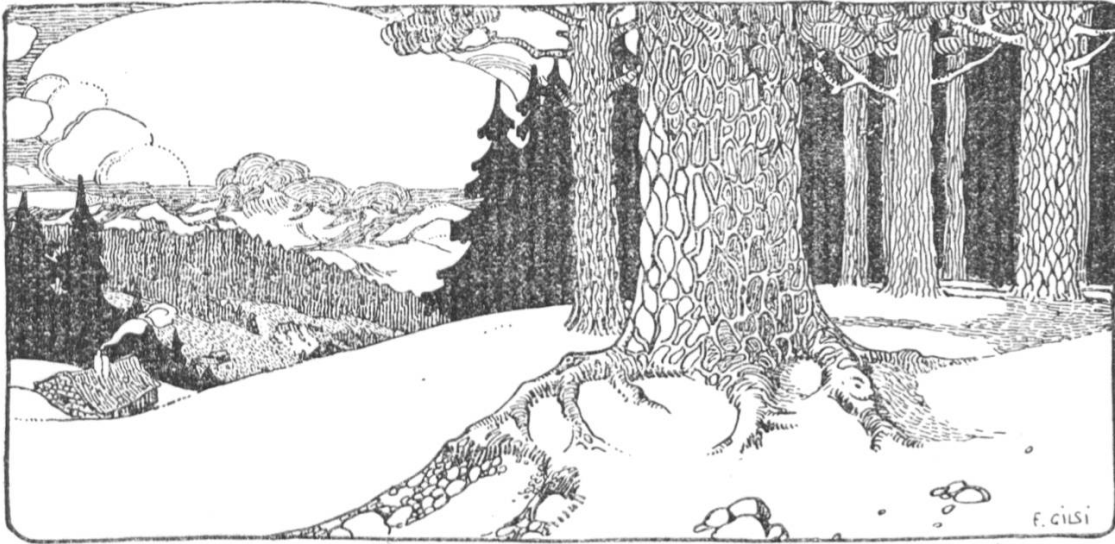
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



L'ECONOMIE ALPESTRE DANS LE QUEYRAS

par

Paul Girardin, Professeur à l'Université de Fribourg.



Le Queyras est la vallée d'un petit affluent de gauche de la Durance qu'on appelle le Guil; il faisait autrefois partie du Briançonnais dont il formait un *escarton*, ce qui représentait dans le reste des Alpes environ la superficie d'un *mandement*. La population actuelle est à peine de 4500 habitants, tandis que la vallée en a compté autrefois, il n'y a pas plus de quatre-vingts ans, 9000. Au point de vue administratif il forme un canton unique, celui d'Aiguilles, et se compose de sept communes qui ont remplacé les „communautés“ de l'ancien régime. Dans ces sept communes ne sont compris ni la place forte de Mont-Dauphin, qui garde l'entrée du Queyras, ni la petite ville de Guillestre, ni Ceillac, dans une vallée latérale, ni les premiers hameaux que l'on rencontre le long du Guil; Bramousse, par exemple, fait partie de Guillestre. Le véritable Queyras ne commence qu'à l'extrémité d'un long défilé de 16 km que l'on appelle la „Combe du Queyras“.

La vallée correspond dans son ensemble à la zone des schistes lustrés, qui constitue le vrai noyau des Alpes et le trait le plus continu depuis la Provence jusqu'aux Alpes orientales. Grâce à leur désagrégation facile, aux principes fertilisants qu'ils renferment et au revêtement de moraines dont les ont recouverts les anciens glaciers, ces schistes constituent le meilleur des sols pour les pâturages et pour la production agricole. Comme les autres vallées des Alpes, et plus encore que les autres vallées, le Queyras forme un petit monde à part complètement fermé de tous les côtés. Au nord, entre le Guil

et les affluents de la Durance, court la crête des Eaux pendantes qui atteint 3324 m au Grand Pic de Rochebrune; seul le col d'Izouard (2410 m) ouvre un passage vers Briançon. Au sud, entre le Guil et l'Ubaye, s'élève la chaîne du Parpaillon, avec le col de Vars vers le fort de Tournoux. Enfin vers l'Italie, une chaîne constituée par les schistes lustrés, à travers lesquels pointent les roches vertes et les serpentines, qui atteint 3310 m au Bric Froid, et qu'échancré une série de passages, très rapprochés les uns des autres, tels que les cols de Malaure (2500), de St-Martin, de la Croix (2300), de la Traversette (2900), de Valante, de l'Agnello Vecchio et de St-Véran. Quelle que soit la hauteur moyenne de tous ces cols, dont celui de la Croix ouvre vers les vallées vaudoises un passage classique, ils sont, en été du moins, car les ouvriers piémontais les franchissent depuis Pâques, plus accessibles que le long défilé de la Combe avant qu'on y ouvrît en 1855 une route; jusque là un étroit sentier en suivait le fond, le long du Guil, obstrué au printemps par les avalanches, en hiver par la neige, en été par les coulées de boue à la suite de chaque orage, obligé de plus à traverser continuellement la rivière par des ponts de bois (on en comptait plus de 20 d'après les écrivains militaires du XVII^e et du XVIII^e siècle) et constituait une communication bien précaire avec la vallée de la Durance. Aussi, dès le moyen-âge et probablement bien avant, en même temps que le chemin de la Combe, un sentier conduisait vers la Durance en suivant les terrasses de la rive droite et en contournant les vallons latéraux. Le hameau des Escoyères („Excubiarum“ corps de garde) avec son inscription latine et le poste du Châtelard, jalonnaient ce sentier sur lequel fut établi, dans le fond du vallon de Furfande, un campement du maréchal de Villars. Aujourd'hui les ouvrages du Cros en gardent l'issue vers la Durance. Ces deux communications ont dû fonctionner concurremment l'une avec l'autre, selon les circonstances. Le commerce des fromages, le transport des vins ont donné peu à peu l'avantage au chemin du bas, qui est enfin devenu une route. Mais qu'une période troublée survienne, il suffira de quelques mois de non entretien pour que la route soit impraticable et le Queyras redeviendra ce qu'il est par essence une vallée fermée, un pays clos.

Le climat enfin est en harmonie avec ce régime de haute vallée fermée, à l'abri des vents pluvieux, grâce à son pourtour montagneux, et par sa sécheresse, par la luminosité de son ciel, par la nécessité d'un arrosage intense, il rappelle le Valais. Mais par son altitude moyenne, le Queyras proprement dit étant situé, en amont du Château Queyras, au-dessus de 1350 mètres, rappelle, plutôt que le Valais, la haute Maurienne, la haute Tarentaise et surtout l'Engadine. Des hivers froids, clairs, secs, un climat rigoureux s'alliant avec des chûtes de neige assez faibles, une limite des neiges très élevée, 3200 et même 3300 mètres, voilà les caractéristiques de ce pays.

Dans ces conditions de sol et de climat, par sa constitution en vallée fermée, qui rend les exportations difficiles, excepté pour les produits du lait, non pas le lait lui-même, mais le fromage par exemple, le Queyras a eu de tout temps une vocation plutôt pastorale qu'agricole. Pourtant la culture y joue et surtout y a joué un rôle important, nécessité par la loi commune à toutes ces vallées de se suffire. Le Queyras a été longtemps un pays surpeuplé et l'ouverture de la route, qui a permis l'introduction des vivres

à meilleur compte, a été justement le signal de l'exode en masse de la population. Aussi tout le versant au soleil, l'*Adret*, a-t-il été mis en culture jusqu'à des hauteurs incroyables, 2000 mètres parfois. A défaut de blé, c'était du seigle, de l'orge, de l'avoine, des pommes de terre dans le bas. A cette altitude, sur ce sol pierreux, le seigle ne rapporte que 6 pour 1 et parfois la récolte, surprise par les premières neiges, pourrit sur place et est donnée en pâture au bétail. Qu'on se représente l'entretien de ces champs, auxquels on donne trois labours avant de les ensemercer, dont on remonte chaque année la terre, que la pluie entraîne; les allées et venues et les transports à dos de mulet ou à dos d'homme, pour un si maigre produit! Encore le sol n'est-il pas capable de rendre chaque année ce maigre rapport. Il lui faut se reposer un an ou tout près dans l'intervalle de chaque culture, le grain restant en terre 14 mois. On appelle des *hermes* (du grec ἕρμος) ces champs en friche qu'on retrouve dans le Dauphiné et en Savoie au-dessus de 1000 ou 1100 mètres d'altitude.

A l'opposé des champs qui se dessinent en tout petits carrés sur le versant au soleil, s'étend en grands massifs, sur tout le versant à l'ombre ou *ubac*, la forêt. Le peuplement est presque entièrement composé de mélèzes qui s'accommodent seuls avec le pin cembro des rigueurs de l'hiver et de la sécheresse de l'air. On est saisi d'admiration sous ce ciel déjà méridional, à la vue de cette forêt continue et intacte, sans une lacune, sous le feuillage clairsemé de laquelle les vaches trouvent un supplément de ration. Il n'y a dans tout le Queyras qu'un clavier, le „rocher écroulé“. Entre la vallée dévastée de la Durance et la plaine italienne, à côté de ce paysage de désolation que commande la terrasse d'Embrun, en contact avec la vallée de Barcelonnette qui est la terre classique des torrents, le Queyras représente une oasis de forêts, de pâturages et de verdure dont on ne trouve plus l'équivalent que bien plus au nord dans la Tarentaise. Pourquoi la forêt a-t-elle été respectée là, alors que la marine royale a tiré ses mâts pendant des siècles de la forêt du Boscodon, près d'Embrun, c'est à cause de la sagesse des habitants, de la sévérité du règlement des dauphins; c'est aussi à l'absence de forges au moyen-âge (seule la forêt de la Fusine alimentait des forges) que le Queyras le doit, mais c'est surtout à son isolement et à l'absence de tout chemin praticable. La conservation de la forêt tient à la fermeture de la vallée vers l'aval.

Si le Queyrassin arrivait à vivre à force de remuer la terre de ses champs, s'il se chauffait et bâtissait sa maison de bois — c'est la *seule maison de bois* proprement dite qui subsiste dans les Alpes françaises — avec les beaux arbres de la forêt de Marassan, longtemps disputée entre les communautés d'Aiguilles et d'Abriès, ou de la Fusine, également convoitée à la fois par Ville-Vieille et par St-Véran, il gagnait un peu d'argent par le lait de ses troupeaux et par la vente de ses fromages bleus où entraient en quantités inégales le lait de brebis et le lait de chèvre. La vie pastorale, l'élevage et surtout la production du lait, voilà la grande affaire pour l'habitant, voilà la source unique de revenus qui lui a permis, des siècles durant, de payer ses impôts et de faire venir par la Combe quelques barriques de vin de Provence. Aussi a-t-il poussé aussi haut que possible les limites de ses prairies et de ses pâturages, comme celles de ses cultures. Mais tandis que pour les champs, le climat, la température est une limite stricte, presque horizontale, on peut

faire pousser du foin presque aussi haut que l'on veut, pourvu que la neige laisse les prairies libres durant quelques mois, pourvu qu'on enlève les pierres qu'apporte chaque année l'avalanche et pourvu qu'on amène de l'eau. Tout l'effort de ces montagnards laborieux s'est donc concentré sur l'arrosage des prairies, sur l'irrigation. A voir sur le versant au soleil, au-dessus de la région des cultures, ou en face, à travers les vides de la forêt, ces lignes horizontales, régulièrement espacées, qui figurent assez bien des courbes de niveau et qui ne sont autres que des canaux d'arrosage ou *béals*, on se croirait transporté en plein Valais. Ce fut pour nous à notre arrivée en Queyras un étonnement et une révélation. Le „Béal“ prend son origine non pas au glacier, il n'y en a pas en Queyras, mais au névé dans les cirques supérieurs et il fait le tour de la montagne. Il a fréquemment 10, 11 et jusqu'à 13 km de longueur, comme les grands canaux de Molines et de St-Véran, qui constituent deux et trois grandes canalisations superposées, sans compter les petites artères. Ils sont construits par des sociétés ou des *syndicats* qui ont le droit de passage à certaines conditions; ils sont entretenus, damés et curés par les ayants-droits, ils s'élargissent parfois en vastes réservoirs qui se remplissent la nuit et qui se vident le jour; ils sont l'objet, pour l'usage et la répartition de l'eau, d'une réglementation sévère, analogue à celle qu'on retrouve dans le Valais. L'eau est une richesse autant et plus que le soleil. Le canal se remplit à la fonte des neiges, sitôt qu'on en a besoin, il grossit jusqu'à l'été, puis il cesse de couler et ses artères qui apportent le sang et la vie, cessent de battre l'une après l'autre selon qu'il y a eu plus ou moins de neige en hiver. Un hiver neigeux et prolongé est la condition d'une bonne récolte de foin dans cette vallée où il n'y a pas de glaciers pour soutenir tout l'été le débit du canal.

Quand on visite aujourd'hui le Queyras, cette vallée qui devrait être si riche, et qui l'a été autrefois, on a l'impression de l'abandon et de la pauvreté, pauvreté d'autant plus visible qu'elle contraste avec la splendeur un peu criarde des villas que se font construire les „Américains“, c'est-à-dire les émigrants qui sont rentrés au pays après fortune faite. Quand on monte sur les terrasses de la rive droite, à „l'endroit“, qui portent une série de hameaux, on voit que ces hameaux sont vides, abandonnés, déjà à moitié ruinés, tandis que les champs qui les entourent ne sont plus cultivés. On a l'impression saisissante de la rapidité avec laquelle la ruine s'installe dans les constructions et les cultures de l'homme dès que celui-ci cesse de les entretenir. Raoul Blanchard qui a visité le Queyras en géographe a dressé la liste de ces hameaux désertés. En somme, des sept communes du Queyras, toutes celles de la vallée du Guil sont réduites à l'agglomération principale les écarts ont été abandonnés en masse et nous avons pu constater l'an dernier que des deux groupes de maisons qui constituent Abriès, celui qu'on appelle „l'Endroit d'Abriès“ est à peu près vide. On se rend compte de la dépopulation qui sévit sur ce pays et des vides qu'entraîne ce départ en masse, pires que si la guerre ou l'épidémie avaient passé par là. Cette dépopulation, nous pouvons nous en rendre compte par le menu d'après les chiffres soit des anciens auteurs, tels que Albert et Faure, soit des recensements du XIX^e siècle qui montrent que c'est vers 1826 que se place le maximum de population. A Aiguilles il y avait 1003 habitants en 1826, 547

en 1906; à Abriès 1868 et 866; c'est là, la moitié des habitants en moins, ici les deux tiers, et cette proportion montre que le mot de dépeuplement n'est pas trop fort. Les chiffres de population rassemblés par l'abbé Guillaume pour toutes les Hautes Alpes, et commentés récemment par Moisson et par Blanchard, prouvent que cette proportion n'est pas une exception. A voir à chaque automne le nombre des émigrants qui prennent le train à Mont-Dauphin pour Marseille, pour Paris, ou pour l'Amérique, et dont la plupart ne reviendront jamais au pays, on se demande où et quand ce mouvement de départ s'arrêtera, à moins que l'infiltration des Piémontais par les cols de la frontière ne vienne combler les vides qui se font.

Donc le Queyras se dépeuple et les statistiques nous confirment et nous expliquent le dépeuplement des villages de la vallée, l'abandon et la ruine des hameaux. La raison, nous ne disons pas les causes que nous chercherons plus loin, c'est que l'émigration, qui jadis était temporaire et hivernale, est devenue définitive. C'est sans esprit de retour que les Queyrassins partent pour les grandes villes et, si quelques uns d'entre eux reviennent, ce sont seulement les riches, ceux auxquels la lutte pour la vie a été favorable. Ce sont ceux-là qui se font construire des villas somptueuses où ils ne passent guère que deux mois par an. Il y a donc eu, dans l'esprit et le mode de ce phénomène de l'émigration, une transformation radicale. De tout temps le Queyras, comme toutes les vallées des Alpes françaises et de la Savoie, a été un pays d'émigration, et le préfet Ladoucette évaluait, il y a cent ans, à 4300 le nombre des émigrants annuels. L'émigration était une nécessité, on partait pendant les six mois d'hiver parce que les travaux agricoles sont absolument suspendus et qu'il n'y a pas, comme dans d'autres vallées, de petites industries locales pour y suppléer. Mais on rentrait le printemps venu, on rapportait de l'argent et le pays s'enrichissait, non seulement de cet apport de numéraire qui constituait peu à peu des fortunes, mais surtout du nombre de bras que fournissait aux champs et aux prairies une population sans cesse croissante, parce qu'elle pouvait vivre. L'émigration hivernale, agissant comme un exutoire, empêchait les habitants de s'expatrier. Seuls les hommes valides partaient et pour revenir bientôt; aujourd'hui c'est toute la famille qui s'en va et pour ne plus revenir. Ce n'est plus de l'émigration, c'est du dépeuplement, et l'on voit ainsi que l'émigration temporaire et l'émigration définitive sont deux choses qui s'excluent, bien que le mot d'émigration prête à confusion. Tant que l'émigration hivernale a subsisté, il n'y a pas eu d'émigration définitive; du jour où celle-ci a pris le dessus, c'en était fait de celle-là. Nous allons dans une dernière partie rechercher les causes de ce départ en masse.

Parmi les causes de ce dépeuplement les unes sont très générales et nous n'y insisterons pas; ce serait l'histoire de la désertion des campagnes qu'il faudrait refaire; les mêmes causes qui ont provoqué le dépeuplement des campagnes au profit des grosses agglomérations ont agi là. Mais il y a des causes particulières, à cette région des Alpes et à cette vallée, et toutes se ramènent à un bouleversement des prix, à des changements dans la *valeur* relative des objets. Des trois catégories de ressources que nous avons examinées, seuls les bois ont conservé et accru leur valeur. L'ouverture de la route leur en a même donné une nouvelle. Mais toutes les autres sources

